Œuvres complètes de Colette

14

Illustrations originales
de
Bardone, Boncompain,
Brasilier, Cathelin, Cavaillès,
Fontanarosa, Fusaro, Garcia-Fons,
Genis, Guiramand
et Thévenet

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

Œuvres complètes de Colette

Édition du Centenaire

AUX ÉDITIONS DU CLUB
DE L'HONNÊTE HOMME

1973

Les Éditions du Club de l'Honnête Homme
remercient les Éditions Flammarion
qui leur ont permis d'établir ce tirage
de haute qualité
pour l'Édition du Centenaire
des Œuvres complètes de Colette.

Tome 14

Mélanges
Derniers écrits
Discours de réception
Mes cahiers

Lettres
à Marguerite Moreno

Documents

© Colette, Flammarion
et le Club de l'Honnête Homme, 1973.

Mélanges

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

FLEURS

QUE d'une peinture fidèle, respectueuse de son modèle, et où l'imagination ne se réserve point de part, jaillisse la poésie, c'est une aventure assez rare, et qui demeure merveilleuse. Elle récompense le peintre plus souvent que l'écrivain, pour qui la réussite est moins affaire de pensée que de rencontre de mots. Signes errants dans l'air, parfois les mots, appelés, daignent descendre, s'assemblent, se fixent... Ainsi semble se former le petit miracle que je nomme l'œuf d'or, la bulle, la fleur : une phrase digne de ce qu'elle a voulu décrire.

Devant sa tâche, d'autant plus ingrate qu'elle lui est mieux et depuis plus longtemps connue, l'écrivain envie le peintre. Mais celui-ci, s'il serre de trop près la nature, s'il ne s'arrache pas à l'art inférieur de « faire ressemblant », se désole de manquer à sa mission poétique, qui est de conquérir le spectateur à une vérité arbitraire.

L'égarement noble et lyrique ne tourmenta pas Redouté. Venu à l'époque des belles Entomologies minutieuses, par ailleurs tenu d'enseigner son art à des princesses exemptes de génie, Redouté porte sur la fleur un amour qui ne craint point d'épuiser son objet. Sachant que la Nature ne se répète pas, et qu'une rose en naissant ne recommence jamais une rose défunte, il peignit sereinement des

dynasties de roses. « Ni tout à fait une autre, ni tout à fait la même », chaque rose de Redouté se réclame de caractères strictement génériques, selon qu'elle enroule ses pétales, pare de petites barbes ses sépales allongés, multiplie le foyer roux de ses étamines, affecte avant l'épanouissement la forme ovoïde, incline son visage vers la terre ou le renverse béat, se hérisse d'épines courbes irriguées de sang rose ou réduit ses défenses à une gaine de mousse... Sœurs, et non jumelles, les roses de Redouté inspirent du premier abord les sympathies, les préférences, — comment les confondre ? Elles ont leur nom, chacune, et même leurs joyaux. Le peintre n'a pas donné à toutes le cabochon de rosée, ni le petit papillon Argus, ici d'azur, là mordoré, le magnifique Paon-de-Jour à lunules, ou quelque insecte bombé dont la dure chitine étincelle...

La connaissance botanique, qui éclate en Redouté, lui sert à fixer un style, à souligner avec autorité une attitude florale. Ce scrupule perd, les années passant, sa modestie documentaire. Aujourd'hui, au long des planches qu'élut cet album, c'est ce que l'artiste destinait à l'enseignement qui devient le lyrisme de l'exactitude, et requiert, au nom de l'actualité, notre enthousiasme. La science de rendre le blanc sur blanc, de copier fidèlement la complication, le touffu, le cœur hérissé, les pistils cornus, est ici déférente et complète. Dans la galerie des camélias le « gras » de la pulpe, le vernissé du robuste feuillage nous touchent comme seules nous touchent la certitude, la sensualité d'une vie forte, enregistrée par un art calme, dont la grâce n'est peut-être pas toujours volontaire.

Bien après Redouté, la curiosité scientifique a poussé très loin la poursuite de la sensibilité végétale. Un système veineux et nerveux, des pulsations, des mouvements intentionnels apparaissent dans la plante. Devant l'œil lenticulaire tombent un à un les secrets de la fleur, et l'on surprend le cheminement souterrain des racines, leur choix tâtonnant ou fougueux. Nous savons que la germination est une ruée d'hydres, et le bâillement des cotylédons un réflexe de voracité... Connaître ce qui lui était caché, c'est la griserie, l'honneur et la perte de l'homme. La paisible horticulture elle-même s'enfièvre, à vouloir mieux, et davantage,

et démesuré. S'il faut tenir à progrès ce qui n'est que grossissement, nous enregistrons aujourd'hui maint cas de gigantisme, une sorte d'abus de la fleur qui fait que le gloxinia est un gouffre, le gosier du glaïeul un rouge cratère, et bientôt nous boirons à la coupe du liseron. Déjà nous sommes, là-dessus, un peu blasés. L'étonnement, le plaisir, nous viennent de ce que nous avons oublié. Ouvrez Redouté : qu'elle était menue, autrefois, la Grande Clématite, dans les jardins de Marie-Antoinette ! Et cette laideronne minuscule, cette jaunette coiffée, à la provinciale, de deux petits bandeaux violets, telle était la pensée, qui ouvre de nos jours les larges, les sombres ailes du papillon nocturne... Si Redouté revenant voulait peindre encore sa petite pensée, c'est dans la pierraille qu'il lui faudrait chercher l'exilée des jardins, dans les terrains pauvres où elle voisine avec le réséda, comme elle sauvage, pourvu comme elle d'une odeur instable et fine...

Ces portraits botaniques, ces livres d'images consacrés à la fleur et au fruit, — ces grandes Pomologies que l'esprit décoratif « casse », comme on dit, et disperse, encadrées, sur les murs, le collectionneur poursuit leurs derniers et rarissimes exemplaires intacts, et les enferme, car toutes les passions sont jalouses et rêvent séquestration. Les Roses pourtant essaiment, en petit nombre ; quelques fleurs variées de Redouté revoient ici la lumière. Les planches qui suivent ce texte, et qui seules comptent à la gloire d'un tel recueil, ressortissent à un art qui, Dieu merci, est encore entièrement tributaire de la main de l'homme. Dans la lithographie en couleurs, tout est discernement humain, adresse, décision humaines. C'est merveille, en ce temps, qu'un art qui n'a point évolué se serve amoureusement d'outils anciens, qui meurent à son service. Chez les frères Mourlot, au sein de leur vieil et majestueux immeuble, je lis sur une des presses son âge : 1870, — et ce n'est pas l'aînée des collaboratrices, noyées d'ombre, qui projettent, sur un champ de beau papier délicatement, insensiblement bistré, la première touche jaune, transparente, d'où la collerette d'un narcisse, un pétale de renoncule, quelque face de feuillage ensoleillée iront en se précisant. Un ton de vert, pâle, un

peu jonquille, vient ensuite, rend déjà lisibles le style et la dimension du bouquet futur. Le second vert, plus bleu, qui lui succède, trace des nervures, un chevelu fin, une houppe d'étamines, précède immédiatement l'apposition du rose... On ne peut, sans une sorte de tendresse, se pencher sur les « états » successifs d'une lithographie en couleurs.

Douze, quatorze grès lithographiques, douze, quatorze couleurs s'emploient à ressusciter une seule planche de Redouté. L'apparition de la première encre rose éclaire toute la planche, situe les pétales, signifie l'arrivée d'une vie sanguine, abreuve l'épine courbe et le bouton clos. Puis le violet, les bleus seront les avant-couleurs du rouge écarlate, qui couronne un travail caressé par des mains conscientes, sur une série de pierres dont le grain lui-même est affaire de choix, — j'allais écrire de cru, tant leur provenance est connue, et constante leur qualité.

Toute éclosion comporte, exige une part d'amour. Je ne sentais pas passer le temps, qui coule avec un bruit de bateau à hélices, chez les Mourlot et leurs collaborateurs. Ô profond Paris ! Ces derniers portent sur leurs traits la variété, l'affinement qui leur vient de vivre dans une ville meurtrière et magnifique, dans l'exercice d'un métier où l'œil ne risque pas de perdre le goût de la couleur, le sens de critiquer. Ils manient, calquent, mettent sur pierre, tirent la même semaine Rouault, Redouté, une affiche publicitaire. Un des doyens, qui grisonne, a la chevelure fougueuse, et dans le regard, direct, caustique, un feu qui n'est que de Paris. Si j'étais peintre, j'aimerais peindre cet artisan-artiste, penché sur la sensualité paisible d'une rose de Redouté. A son flanc se repose une vieille presse, dont la grande roue de bois poli, adouci par l'usage, a immobile la forme d'une étoile...

PERCE-NEIGE

Si une abeille avait trois ailes, ce serait un perce-neige... Ou bien : si un perce-neige n'avait que deux ailes, est-ce que ce serait une abeille ? Ainsi va la rêverie quand elle échappe, libre d'errer, à une crise douloureuse d'arthrite. Le bottillon de perce-neige trempe dans un verre d'eau, près de moi, sur la table-banquette. C'est le premier de l'année, mais il est loin de m'émouvoir autant que font l'éperon de la première violette, la corne des jacinthes, la valve des muguets. Car l'usage parisien, intervenant où il n'a que faire, cueille, assemble dru, en boutons, le perce-neige, lui lève en l'air son fragile calice fermé, le paralyse sans espoir d'éclosion, à rebrousse-fleur. Comment, dans ce bouquet empêché, dans la posture suppliante et verticale de tant de créatures dont la bouquetière contrarie le vœu essentiel, comment reconnaître mon abeille à l'aile triple, ma pendeloque retombante, le « pendant d'oreille » de mon enfance, son vert corselet étranglé, sa jupe blanche qu'un souffle adouci, dès janvier, desserre ? A Paris on ignore ses dimensions véritables et son secret, la pudique sous-jupe blanche à six dents, courte, pékinée de vert vif... Paris sait-il seulement que prospère et libre, au milieu du jour, le perce-neige exhale une haleine de fleur d'oranger ?...

J'ai délié, immergé les jugulées, j'attends qu'elles reprennent leur attitude normale, qu'elles abaissent et hochent leur tête de fleurs tintinnabulantes. C'est peine inutile. Quelques-unes y parviennent, s'inclinent, puis succombent. Je leur aurai donné d'interrompre l'effort qui leur fut imposé, et de mourir gracieusement.

PEINDRE

Peut-être qu'avec le désir de peindre la fleur commence, pour le peintre, la tentation de l'impossible. La substance de la fleur semble hors de son pouvoir, comme le sont celle du papillon et la matière imaginaire de l'arc-en-ciel. Pourtant il n'est pas un peintre qui n'ait peint, fût-ce en secret, la fleur et le fruit.

Aux plus heureux des portraitistes de la fleur, on voit que le lyrisme les a moins servis qu'une minutie botanique, une sévérité observatrice sans fièvre. Albert Dürer laisse, avec le fameux et photographique petit bouquet de violettes, des planches où la graminée insaisissable, l'herbe n'ont d'autre style personnel — je dirais volontiers : d'autre art — que leur rigoureuse et ressemblante exactitude. L'exaltation de Dürer prend sa source ailleurs, par exemple dans un lion blond, levretté, qui porte barbe et moustache et rappelle fort Léopold II, qui fut roi des Belges.

Ayant toujours craint la présence, en portrait, du maléfique visage humain, l'excès de vie humaine qui demeure attaché à la toile, taillé dans le marbre, je n'ai pas tardé à me réfugier dans la compagnie du végétal, presque exclusivement de la fleur. Tenture fleurie, bouquets peints, « fixés » du second Empire, petites toiles succulentes d'un bon peintre ami, — sur des rayons de bibliothèque quelque *Pomologie :* il s'agit là d'une mesure de sûreté qui confine à l'exorcisme en écartant le trouble, l'incommodité où me plongent le regard peint, la vivante main peinte de mon semblable.

Au rebours du sage, j'aime à contempler ce que je ne saurais posséder en propre. Où chauffer mon hiver mieux qu'au feu de couleurs — *Fleurs et fruits* — de la Galerie Charpentier ? L'abondance bannie de notre vie, les pulpes et les pétales, une fraîcheur qui ne craint rien du temps, l'exposition actuelle vient de les arracher aux sombres demeures déférentes qui les gardaient, à la

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com